



PAOLA PIGANI

**N'entre pas
dans mon âme
avec tes chaussures**



LIANA LEVI

1940, Alba a quatorze ans, elle est blonde aux yeux bleus, merveilleux laissez-passer chez les gadjé et les représentants de la police pétainiste, pourrait-on croire. Elle ne sera pas plus épargnée que les siens, mais, après la guerre, on lui accordera plus facilement l'hospitalité ou l'aumône et elle pourra chiner sans être inquiétée.

Avec ses parents, elle vit du théâtre ambulant qui rayonne sur une cinquantaine de kilomètres autour de Saint-Jean-d'Angély, en Charente-Maritime. On la voit souvent en tablier clair et court, une miette de sourire accrochée aux lèvres, assise sur le plancher de la roulotte, les jambes dans le vide. À ses côtés, son père, Louis, ressemble à tous les hommes de ces années-là. Il porte une chemise blanche, une moustache épaisse et une large casquette. Maria, sa mère, a le regard vide, ébloui à perpétuité, elle est aveugle. Elle tient sur les hanches un petit garçon.

Une paix tranquille les habite. Ils sont amoureux, français, lancent des rêves à la volée lors de leurs numéros de saltimbanques.

Comme après chaque spectacle, les parents rangent les costumes, les lanternes et les instruments de musique qui tiennent tous dans une seule malle accrochée à l'arrière de la roulotte. Ce soir, ils ont attiré du monde, mais quand Alba a passé le chapeau au milieu des villageois, elle n'a

pas entendu de grelot joyeux, ce tintement de pièces qu'elle est si fière d'offrir à son père les jours de bonne fortune.

La guerre est là. Elle existe dans les journaux, au cinéma, dans le poste de TSF qu'un ami de Louis, maraîcher, à qui il prête main-forte les jours de marché, lui fait écouter chez lui. L'exode de milliers de Français en direction de la zone libre les émeut beaucoup. Ils en croisent quelques-uns, hagards, exténués, si peu habitués à vivre sur les routes. Alba et les siens n'ont jamais erré, ne se sont jamais perdus. Le sort de ces gens fuyant la zone occupée renforce pour la première fois leur différence, exalte leur liberté, leur nomadisme. Moins de mépris, de crainte à leur égard dans la population locale, mais très vite les contrôles se resserrent sur eux, balayant cette embellie.

La Gestapo et la police de Vichy exigent leurs carnets anthropométriques pour un oui ou pour un non, accompagnant chaque contrôle de paroles humiliantes. Alba voit son père serrer les dents sous sa moustache, il ne baisse jamais les yeux, pas même le temps de trouver son carnet dans ses poches. Elle comprend ce qu'est un homme fort. Elle prend acte de cette rage muette, cette foi dure et folle qui l'aidera à traverser le plus noir de la guerre.

Alba s'en va glaner du maïs dans les champs, elle y trouve souvent des champignons rosés dont son père raffole, elle sait comment lui redonner le sourire. Sur les chemins de ronces elle emmène ses petits frères cueillir des mûres, des noisettes qu'elle glisse dans un grand fichu attaché autour de sa taille. Dès qu'un moteur se fait entendre, elle apprend aux petits à se faufiler sous les buissons. Ils savent déjà reconnaître le bruit des

lourdes berlines de la Gestapo et des véhicules militaires. C'est chose aisée sur ces routes où ne circulent que le camion du laitier, quelques tracteurs, des estafettes. Leur campement est installé depuis de longs mois à Saint-Germain-de-Marencennes, près de Surgères. Depuis qu'elle est enfant, Alba n'a connu que ces routes, allant avec les siens de Charente en Gironde, au gré des travaux agricoles et surtout des vendanges.

Très vite, sur autorité du préfet, des mesures de contrôle et de détention sont prises dans toutes les communes avoisinantes. Les forains, musiciens, saltimbanques de toute sorte, assignés à résidence, tournent sur eux-mêmes, rejouent aux villageois inlassables les mêmes numéros, sans étincelle dans les yeux. Bientôt ils ne se donneront plus du tout en spectacle. Le cinéma ambulant, les cabrioles, la musique, les petites lanternes s'éteignent une à une. Le rapport relatif au décret du 6 avril 1940 précise *qu'en période de guerre, la circulation des nomades, des individus errant généralement sans domicile fixe, ni patrie, ni profession effective, constitue, pour la défense nationale et la sauvegarde du secret, un danger qui doit être écarté.*

Dans l'été finissant, des rumeurs gagnent les roulottes. On s'affole en silence. Qu'advient-il d'eux s'ils ne peuvent regagner le Bordelais pour les vendanges? Les hommes fument et se taisent près du feu qui meurt.

Dans un sursaut d'orgueil, ils se ressaisissent. Depuis la nuit des temps, un or secret dans le sang leur donne la force de résister à tout. Où qu'ils soient, ils ont toujours su se frayer un chemin.

La nuit est tombée, précédée d'un ciel lourd de nuages. Alba traîne un peu autour d'eux, ramassant les gamelles du repas une à une, plus lentement que d'habitude. À la faveur de sa silhouette toute menue, elle se faufile entre

ces rocs noirs d'où s'échappe la fumée des pipes. Leur sabir grave l'encerclé malgré elle.

– On ne peut plus bouger, on ne peut plus travailler, il reste quoi ?

– Ça va durer le temps de la guerre. Pas la peine de partir, ils sont partout.

– C'est nous qu'ils veulent. Les femmes peuvent rester avec les petits. On partira à pied sans les chevaux, par la forêt, au sud, pour ne pas attirer l'attention.

Alba récupère une louche, une bassine, ne lève ni les yeux ni la tête. Elle a l'âge de frémir et d'agir. Elle ne veut pas rester avec les petiot, elle veut partir avec eux. Son père finit par remarquer qu'elle tourne un peu trop près d'eux et l'envoie brutalement se coucher.

Cette nuit-là sous l'édredon, il lui semble entendre des plumes qui s'agitent, un bruissement d'ailes mêlé à son rêve d'enfant. Elle ouvre les yeux, la roulotte est silencieuse, seul le souffle des petits rythme la nuit. Elle se lève, enfile la vareuse de son père et sort dans le noir.

Sous les roulottes sont rangés les bottes, les galoches, les souliers des hommes. Elle soulève son jupon, y entasse quelques chaussures et court les cacher dans un fossé à cent mètres de là. Elle n'a pas peur des chiens ; elle n'a pas peur des *mule*, ces esprits des morts qui la nuit traversent le monde des vivants. Alba a peur que son père et les autres s'en aillent se cacher dans les bois et partent à l'autre bout de la France ou du monde. Elle sait que les Allemands sont partout, elle reconnaît leur langue et leur regard.

Non loin du campement, une immense bâtisse a été réquisitionnée par la Kommandantur. Une longue allée gravillonne jusqu'au large portail blanc. Elle aimait y jouer l'été dernier avec ses cousins. C'était à qui pourrait lancer

le plus de cailloux possible au-dessus du mur. Leur jeu provoquait des aboiements de bêtes qu'ils ne pouvaient qu'imaginer, monstrueuses, énormes, rien à voir avec les *taillots* bâtards qu'on voit dans les cours de fermes. Par ricochet, tous les chiens du village et des hameaux voisins se mettaient à hurler, renforçant dans leur imaginaire le pouvoir de ces chiens invisibles, excitant le rire des enfants.

Depuis que les Allemands ont pris possession de cette demeure, les monstres deviennent concrets, donnant corps à leur peur. Le grand portail est toujours ouvert. Entre les deux panneaux de bois, des véhicules vont et viennent sans arrêt et donnent un nouveau rythme au village. Les Allemands ont le pouvoir de changer l'univers sonore de ce petit pays de Saintonge.

Alba perd vite le goût du jeu et des escapades à travers bois. Elle voit les choses glisser peu à peu dans une peau froide, la mue d'un temps qui la comblait à un temps nouveau qui fige ses mouvements d'enfance. Elle voit l'eau de la Boutonne, elle sait qu'elle ne reviendra plus sauter à cloche-pied sur ce pont. Elle ne jettera plus dans la rivière des petits chiffons rouges que ses frères suivaient en courant le long des berges. Elle imagine les ragondins fouiner dans les herbes humides, enfouir leur tête sous l'eau à leur approche. Elle va apprendre aux petits le jeu des ragondins. Ils doivent rester sauvages, hors d'atteinte, s'accoler aux arbres, aux calvaires des chemins, ne pas emprunter les routes claires où arrivent les hommes.

Depuis toujours sa mère entretient en elle la crainte des gadjé.

– Leurs vêtements sont beaux et propres mais leur cœur est sale. Regarde-les toujours dans les yeux. N'aie jamais honte. La honte, c'est le contraire de la fierté.

Alba boit toutes les paroles de sa mère qui recrée le monde par sa voix, la nourrit de chansons et de prières. Caressant ses cheveux, son visage, pour deviner sa beauté, Maria laisse ses mains parcourir ses joues, sa nuque, tresser ses nattes. Derrière ses yeux blancs existe un univers enfui. Alba n'a de cesse de remettre du bleu, du carmin dans la vie de celle-ci, nommant tout ce qu'elle ramasse dans les bois, dans les champs, des brassées de couleurs et d'odeurs. Il y a peu, sa mère a effleuré sa poitrine, ses tétons, sa taille.

– Tu changes ma fille, tu n'as plus ton odeur d'enfant. Bientôt tu trouveras un mari. Tu seras sienne pour toujours et personne n'aura le droit de te toucher à part lui.

Tu seras sienne. Mais comment être sienne en étant toujours vive pour elle, sa mère, la flamme de ses yeux morts ? Comment être l'Alba d'un autre ? Comment trouver un homme parmi ceux qui se terrent, parmi ceux qui lancent les fers de la peur, parmi les Allemands, les gadjé, les réfugiés ? Alba veut revenir dans sa peau d'enfant, remettre le tablier trop court qui laissait voir ses genoux tout noircis. Elle veut revenir sur le marchepied de la caravane du temps où il n'y avait qu'un petit frère, du temps où la soupe était épaisse, du temps où elle voyait les gamins rire des pitreries de son père et bâiller d'admiration devant ses tours de passe-passe, du temps où la mère enlaçait de sa voix claire chaque heure du jour. À présent, la méfiance les tараude.

Alba se blottit contre sa mère endormie, la secoue et lui avoue ce qu'elle vient de faire pour empêcher les hommes de partir.

– Un Manouche n'abandonne jamais les siens. Ils ne seraient pas partis sans nous.

Ces seuls mots murmurés l'apaisent.

Au petit matin, elle se lève avant tout le monde, s'occupe du feu et va récupérer les chaussures trempées de rosée. Elle les pique sur des bâtons qu'elle enfonce de toutes ses forces dans la terre pour les faire sécher. La brume est encore épaisse sur les prairies alentour. Un peu honteuse, elle fait cuire des pommes ramassées la veille dans une cocotte en fonte. Le parfum des fruits éclate à la chaleur, se mêle doucement à l'odeur de cuir et de bois humide. Tous dorment encore dans les roulottes. Peu à peu, la fumée, les parfums et la brume l'envahissent et soulèvent son âme bien au-dessus du campement. Elle voit ce petit monde s'éparpiller sur les routes, dans les forêts. Elle voit s'étendre sur tous les siens le même voile de cendre qui cache les yeux de sa mère.

Quelques semaines plus tard, le garde champêtre du village vient leur annoncer la nouvelle : ils ont vingt-quatre heures pour préparer leurs affaires et se rassembler à Aigrefeuille avec leurs carnets de circulation. De là, la police les accompagnera jusqu'à Angoulême. Personne ne sait ce qu'on leur veut. Certains pensent qu'on va les fusiller ou les envoyer en Allemagne. D'autres ont compris qu'on les attend dans un camp. Des réfugiés espagnols et des Manouches essaimés dans le maquis leur en ont parlé. Le 20 août dernier, ils ont été plus de neuf cents à quitter le camp des Alliers d'Angoulême. La moitié a été expédiée dans un autre à Mauthausen.

Entre campement et camp, Alba ne fait pas de différence. L'enfermement ne lui évoque rien. Ils ont toujours été libres. Elle aide sa mère à décrocher le linge sur les fils. Elles rangent les ustensiles de cuisine, balayent la roulotte, secouent les rideaux, les tapis, comme pour

une veille de fête. Deux gros pains, des noix, des œufs sont cachés sous le plancher.

Le lendemain à huit heures, ils sont tous prêts. Les roulottes, les chevaux, les ânes, des volailles en cage. Ils ont revêtu leurs plus beaux habits, ils vont revoir tous ceux de leur communauté, leurs cousins plus ou moins éloignés, ceux qui viendront des deux autres points de rassemblement ordonnés par la préfecture, de Jarnac et de Villefagnan. Depuis l'aube, le ciel est sombre et la lumière peine à les atteindre. La pluie ne tarde pas à s'abattre sur leur convoi, à ralentir le pas des bêtes et celui des hommes.

La police les attend sur la place de la mairie d'Aigre-feuille. Les gendarmes et les représentants de la Gestapo disposent de listes mises à jour régulièrement. Depuis 1912, l'État français fournit à tous les nomades un carnet anthropométrique qu'ils doivent présenter à chaque déplacement et faire viser par le maire de chaque commune.

L'appel est fait dans le froid par les voix sèches des gendarmes. Les noms défilent, Ziegler, Winterstein, Reinhard, Gimenez, Duchelotte... Tous se regardent, atterrés, se saluant d'un signe de tête de temps à autre. Alba reconnaît quelques cousins qui trépignent et grimacent, inconscients de la gravité de la situation.

Une journée de marche les attend pour atteindre Angoulême. La pluie les suivra jusqu'à Sillac, en bordure de la voie ferrée Paris-Bordeaux. C'est là que les attend le camp des Alliers.